

série : S-SSI
Classe : 632

SOUVENIR DE LA NUIT DU 4

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête;
On voyait un rameau béni sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mère dans les haies ?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : "Comme il est blanc! approchez donc la lampe !
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe !"
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
- Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas!
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
"Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre!
Cria-t-elle ! monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant? Ah! mon Dieu!
On est donc des brigands ? Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre!
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être!
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant! "
Elle s'interrompt, les sanglots l'étouffant,
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
"Que vais-je devenir à présent, toute seule?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.

série : S-SSI
Classe : 632

Hélas! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République."
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre, et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires,
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Jersey, 2 décembre 1852
Victor Hugo, *Les Châtiments*, II, 4

série : S-SSI
Classe : 632

Chanson

Sa grandeur éblouit l'histoire.
Quinze ans, il fut
Le dieu que traînait la victoire
Sur un affût¹ ;
L'Europe sous sa loi guerrière
Se débattit. -
Toi, son singe, marche derrière,
Petit, petit.

Napoléon dans la bataille,
Grave et serein,
Guidait à travers la mitraille
L'aigle d'airain.
Il entra sur le pont d'Arcole² ,
Il en sortit. -
Voici de l'or, viens, pille et vole,
Petit, petit.

Berlin, Vienne, étaient ses maîtresses ;
Il les forçait,
Leste, et prenant les forteresses
Par le corset ;
Il triompha de cent bastilles³
Qu'il investit. -
Voici pour toi, voici des filles,
Petit, petit.

Il passait les monts et les plaines,
Tenant en main
La palme, la foudre et les rênes
Du genre humain ;
Il était ivre de sa gloire
Qui retentit. -
Voici du sang, accours, viens boire,
Petit, petit.

Quand il tomba, lâchant le monde,
L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
Le gouffre amer ;
Il y plongea, sinistre archange,
Et s'engloutit. -
Toi, tu te noieras dans la fange,
Petit, petit.

Joinville (1224 ? - 1317), *Vie de saint Louis* (extrait)

(55) Un cordelier se présenta à lui au château d'Hyères, où nous débarquâmes ; et pour donner un enseignement au roi, il dit dans son sermon qu'il avait lu la Bible et les livres qui parlent des princes infidèles, et il disait qu'il ne trouvait, ni chez les croyants, ni chez les infidèles, qu'un royaume se soit jamais perdu ou ait changé de maître sinon par défaut de justice : "Que le roi qui s'en va en France prenne garde de faire bonne et rapide justice à son peuple, pour que Notre-Seigneur lui permette de conserver en paix son royaume tout au long de sa vie".

(56) On dit que ce prud'homme qui donnait cet enseignement au roi est enseveli à Marseille, où Notre-Seigneur fait pour lui beaucoup de miracles. Et il ne voulut jamais rester avec le roi qu'une seule journée, quelque prière que celui-ci lui sût faire.

(57) Le roi n'oublia pas cet enseignement ; bien plutôt, il gouverna bien son royaume, selon la justice et selon Dieu, comme vous l'entendrez ci-après. Il avait organisé ses affaires de telle manière que messire de Nesle et le bon comte de Soissons et nous autres qui étions de son entourage, après avoir entendu nos messes, allions entendre les procès de la porte, que l'on appelle maintenant les requêtes.

(58) Et quand il revenait de l'église, il nous envoyait chercher et s'asseyait au pied de son lit ; il nous faisait tous asseoir autour de lui et nous demandait s'il y avait des gens dont l'affaire devait être réglée, et ne pouvait pas être réglée sans lui ; nous lui donnions les noms et il les envoyait chercher et leur demandait : "Pourquoi n'acceptez-vous pas ce que mes gens vous offrent ?" Et ils disaient : "Sire, c'est qu'ils nous offrent peu." Et il leur disait ainsi : "Vous devriez bien prendre cela si on vous le propose". Et ainsi le saint homme se donnait du mal, tant qu'il pouvait, pour les amener à une solution juste et raisonnable.

(59) Il arriva bien des fois qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après sa messe, et s'adossait à un chêne et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient une affaire venaient lui parler, sans être gênés par des huissiers ou par d'autres gens. Et alors il leur demandait de sa propre bouche : "Y a-t-il ici quelqu'un qui ait une affaire ?" Et ceux qui avaient une affaire se levaient, et il leur disait : "Taisez-vous tous, et l'on règlera vos affaires l'une après l'autre." Et alors il appelait messire Pierre de Fontaine et messire Geoffroi de Villette et il disait à l'un d'eux : "Régalez-moi cette affaire."

(60) Et quand il voyait quelque chose à corriger dans les propos de ceux qui parlaient pour lui ou de ceux qui parlaient pour un autre, il le corrigeait lui-même de sa propre bouche. Je le vis quelquefois, en

série : S-SSI
Classe : 632

été, venir pour juger ses gens au jardin de Paris avec une cotte de camelot, un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de taffetas noir sur les épaules, très bien peigné et sans coiffe, avec sur la tête un chapeau garni de plumes de paon blanc ; et il faisait étendre des tapis pour nous asseoir autour de lui. Et tous les gens qui avaient une affaire à lui soumettre se tenaient debout autour de lui. Et alors il faisait régler leurs affaires de la même façon qu'au bois de Vincennes, comme je vous l'ai dit auparavant.

Joinville, "Vie de Saint Louis", édition J. Monfrin, Classiques Garnier (p. 29 & 31 de la traduction).

Notes.

- 1 - C'est un droit fondamental du roi de juger en personne, avec les conseillers de son choix.
- 2 - Simon, sire de Nesle, conseiller de Louis IX (saint Louis), se verra confier la garde du royaume pendant la croisade de 1270.
- 3 - Le comte de Soissons, Jean de Nesle, est le cousin du précédent.
- 4 - Pierre de Fontaines, bailli, est l'auteur d'un traité de droit coutumier en français.
- 5 - Le jardin de Paris correspond vraisemblablement au jardin du Palais de la Cité.

série : S-SSI
Classe : 632

C'est à la demande de son confesseur que Chateaubriand, écrivain romantique du XIX^{ème} siècle, écrit la Vie de Rancé . Armand de Rancé (1626-1700) changea radicalement de vie après la mort de sa maîtresse, la duchesse de Montbazan. Il entra chez les cisterciens, mena une vie très sainte et devint abbé de Notre-Dame de la Trappe à Soligny. Il réforma l'ordre de la Trappe dans le sens d'une très grande austérité. Sa mort aurait été suivie de miracles. Pour écrire cette biographie, Chateaubriand s'appuya sur de nombreux documents : les propres écrits de Rancé, des lettres, des témoignages de contemporains, des biographies consacrées à Rancé au XVIII^{ème} siècle.

Les annales humaines se composent de beaucoup de fables mêlées à quelques vérités : quiconque est voué à l'avenir a au fond de sa vie un roman, pour donner naissance à la légende, mirage de l'histoire.

Dès le jour de la mort de madame de Montbazan, Rancé prit la poste¹ et se retira à Véretz² : il croyait trouver dans la solitude des consolations qu'il ne trouvait dans aucune créature. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur : une noire mélancolie prit la place de sa gaieté, les nuits lui étaient insupportables ; il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur les bords des étangs, appelant par son nom celle qui ne lui pouvait répondre.

Lorsqu'il venait à considérer que cette créature, qui brilla à la cour avec plus d'éclat qu'aucune femme de son siècle, n'était plus, que ses enchantements avaient disparu, que c'en était fait pour jamais de cette personne qui l'avait choisi entre tant d'autres, il s'étonnait que son âme ne se séparât pas de son corps.

Comme il avait étudié les sciences occultes, il essaya les moyens en usage pour faire revenir les morts. L'amour reproduisait à sa mémoire ornée le sacrifice de Simeth³, cherchant à rappeler un infidèle par un des noms d'un passereau consacré à Vénus ; il invoquait la nuit et la lune. Il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente : madame de Montbazan était allée à l'infidélité éternelle ; rien ne se montra dans ces lieux sombres et solitaires que les esprits se plaisent à fréquenter.

Toutefois, si Rancé n'eut pas les visions des poètes de la Grèce, il eut une vision chrétienne : il se promenait un jour dans l'avenue de Véretz ; il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour : il y vole ; le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il reprend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent ; il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole.

François-René de Chateaubriand, *Vie de Rancé*, 1844

¹ la poste : la voiture publique.

² Véretz : l'une des terres que possédait Rancé en Touraine.

³ Simeth : magicienne évoquée par le poète Théocrite. Elle se livrait à des opérations de magie amoureuse en invoquant l'oiseau de Vénus, le passereau.

série : S-SSI
Classe : 632

Dans ce roman, Eugène Savitzkaya évoque les premiers mois de la vie de son fils, Marin.

Moi, Marin, je ne veux pas parler. J'attrape les oreilles de ceux qui se penchent sur moi, car à leurs oreilles tintent les grelots du traîneau rouge et j'attrape aussi le nez, parce que le nez est ce qu'il y a de plus vulnérable et de plus comique sur la face des géants. Je marche sur les mains et les genoux et je me dirige toujours vers où je ne peux aller, vers le poêle incandescent, vers l'escalier qui descend plus que vers l'escalier qui monte, vers les fils électriques, et on doit m'empêcher et poser devant moi des barrières infranchissables. Je pleure, je saisis les couteaux par la lame et le feu exerce sur moi un attrait à nul autre comparable.

Marin est assis muet face à la mer qui hurle et qui monte toute entière sur le sable, apportant tant de sel à la fois que la face de Marin est immédiatement confite. Patiemment, il attend que la mer s'aplatisse à ses pieds, alors, debout, il pose la tête sur le sol et baise affectueusement le sable mouillé et salé. Il baise longuement le mouillé et le salé et fait crisser les cristaux entre ses dents. C'est sa manière à lui de rendre hommage à la montagne révolue.

La nuit, ronflent les monstres et frétilent les énormes poissons. Quand les monstres ronflent, ils font merveilleuse musique qu'on peut écouter éveillé ou endormi. Qu'ils ronflent tant qu'ils peuvent comme le vent dans les maïs. Ce n'est pas cela qui pourrait effrayer Marin. Mais, surtout, qu'ils s'abstiennent de suffoquer et de hoqueter au beau milieu d'une phrase mélodieuse comme des éléphants qui auraient aspiré trop de grains de riz à la fois et qui ne pourraient ni les avaler ni les recracher.

Eugène Savitzkaya, *Marin mon cœur*
(Editions de Minuit, 1992)

série : S-SSI
Classe : 632

Dans Le Bébé, Marie Darrieussecq évoque la naissance de son premier enfant, qui n'est jamais nommé autrement que « le bébé ».

Que voit-il ? L'alternance de l'ombre et de la lumière. Des couleurs dont il ignore le nom. Notre visage (la tache des yeux, de la bouche). Des lignes, des formes, peut-être des reliefs. Il tend la main, essaie la profondeur. Que peut-il bien en savoir ?

Il découvre ses mains et les suit jusqu'à son œil, boum.

Adolescente, j'ai exploré diverses versions du monde ; une simple prise de drogue suffisait à basculer les certitudes, sur les couleurs et l'enchaînement du temps, sur la verticale et l'horizontale, sur les sons et les goûts, le contact et la pesanteur. J'aime à imaginer, sur la fois de ses souvenirs, la nouveauté insensée de l'expérience du bébé.

Certaines émissions pour très jeunes enfants, radieuses et colorées, se réfèrent, paraît-il, à des voyages psychédéliques, et plaisent aux amateurs d'acide.

Couché dans sa poussette la tête dans les arbres, il observe, une heure durant, le balancier des feuilles, la lumière dans le vent.

Marie Darrieussecq, *Le bébé*
(Editions P.O.L, 2002)